

Emporté par ce qu'il déplore

Pour Heidegger, son époque est exposée à pire que la chute « puisque manque la hauteur d'où on pourrait tomber ». Lui-même n'est pas en surplomb lorsqu'il se laisse posséder par l'antisémitisme le plus banalement sordide.

Par Jean-Luc Nancy



BASSO CANNARSA/VOPALE/LEEMAGE

Avec Philippe Lacoue-Labarthe, son ami et collègue à l'université de Strasbourg, Jean-Luc Nancy a intensément dialogué avec la pensée de Jacques Derrida. Auteur de très nombreux livres, il a dernièrement publié une méditation sur notre désarroi politique. *Que faire ?* (Galilée).

Vous me demandez : « Que faire de Heidegger ? » Comme il est impossible d'écrire « avant les fêtes » (c'est votre indication) un texte qui devrait être celui auquel bien entendu je ne cesse de penser comme à un livre à venir, je suis tenu de me limiter à cette lettre.

Pardonnez-moi si je commence par dire que je pense avoir donné une indication à la fin du livre *Banalité de Heidegger*. J'ai indiqué là, de manière elliptique, que la remarque de Heidegger selon laquelle le temps présent est exposé à pire que la chute « puisque manque la hauteur d'où on pourrait tomber » vaut toujours pour notre temps. (C'est une citation des fameux *Cahiers*.) J'ajoutais que plus d'un aujourd'hui est prêt à dire la même chose. Certains, bien entendu, n'y consentiraient pas uniquement pour ne pas répéter l'auteur honni. Ils n'en pensent pas moins : qui pense aujourd'hui ne peut nier que nous manquons les moyens de même estimer ou mesurer la « chute » que partout on repère et dénonce.

Certainement le motif de la « hauteur » est lui-même douteux, et on doit lui réserver un examen attentif. Cela n'empêche pas de remarquer que Heidegger ne s'excepte pas lui-même du manque de hauteur. D'autres passages des mêmes *Cahiers* témoignent en sens inverse, et pourtant cette remarque résiste : il ne prétend pas être en surplomb. Il reconnaît que sa condamnation, sa déploration générale de l'Occident moderne, de la « machination » techno-capitaliste et culturo-humaniste, de l'américanisme, du communisme, et surtout, pour finir, du nazisme (renvoyé à un misérable affrontement racial avec le peuple-race, le Juif passé maître en machination), est elle-même prise dans cet effondrement général. Même le « nouveau commencement » qu'il appelle de ses vœux, il ne fait que l'appeler, il ne peut rien en dire. Tout au plus indique-t-il au loin, à l'Est, un esprit russe qui se distinguerait de tout l'Occident, y compris du racisme. (Il affirme même s'y être intéressé dès le lycée.) Ce *Russentum* (« russité », presque « âme russe ») n'en reste pas moins très imprécis et peu articulé avec la pensée de l'« être »

toujours à nouveau martelée. En un sens, Heidegger laisse entendre qu'il est lui-même inclus dans la banalité désolante et désastreuse du monde qu'il fustige. Je souligne d'autant plus ce mot, « banalité », qu'en dépit des explications que j'ai données certains persistent à croire que je banaliserais (relativiserais, édulcorerais) la fureur – en particulier antisémite – dont témoignent les *Cahiers*. Tout au contraire : je constate que cette fureur s'empare comme aveuglement et très grossièrement du plus banalement sordide discours antisémite.

On peut aujourd'hui ajouter que le récent livre de Georges-Arthur Goldschmidt, *Heidegger et la langue allemande*, apporte une contribution très importante à la mesure de l'écart entre une navrante banalité (le mot revient plusieurs fois ; l'auteur parle aussi d'imbécillité) et la grandeur (reconnue par G.-A. G.) d'une pensée qui s'annonce et se ruine ou se salit dans le même mouvement.

Défaire la métaphysique

Je me limiterai ici à un point : la question de l'être. On a trop pris la mauvaise habitude de ramener Heidegger à une espèce de vaticination en faveur d'un Être d'allure nébuleusement mystique auquel il s'agirait de sacrifier tout ce qui est. Or il faut tout de même rappeler que l'unique ressort de cette pensée est *la mise en question et en jeu de l'être* tel que l'ont compris toutes les ontologies, de Platon jusqu'à nous. C'est-à-dire, pour faire simple, toutes les affirmations d'un « être suprême ». Cette mise en jeu va tendanciellement, chez Heidegger et à travers la plupart des pensées qui l'ont prolongée, jusqu'à annuler la différence entre l'« être » et l'« étant », c'est-à-dire jusqu'à supprimer la possibilité de parler de « l'être » (substantif) alors que seul le verbe – « être » – peut faire sens. Mais quel est le sens d'un verbe ? Et d'un verbe intransitif ? Et pourrait-on le penser comme transitif ? Ces questions sont présentes chez Heidegger et, je le répète, elles ont irrigué jusqu'à nous plusieurs autres pensées considérables.

Certes, il faut aussitôt souligner que Heidegger n'arrive pas lui-même à assumer complètement cette



**En juin 1968,
sur le seuil
de son chalet
en Forêt-Noire.**

déconstruction de l'ontologie. Dans les *Cahiers* – entre autres – il ne cesse de répéter le nom de l'être, qu'il décale en adoptant une ancienne orthographe : *Seyn* au lieu de *Sein*. Cet archaïsme dément le déplacement qu'il veut servir : en même temps qu'il éloigne l'être substantiel il semble magnifier un être sursubstantiel, un nouvel absolu. Et pourtant on ne peut pas nier que dans ces textes mêmes et dans ceux qui ont suivi jusqu'à la fin Heidegger a gardé l'intention de défaire et de déplacer l'édifice ontologique. C'est-à-dire cette « métaphysique » dont en même temps que lui Carnap, Wittgenstein, Freud ou Bataille repéraient d'autres et non moins profondes lignes de fracture. Avant d'isoler Heidegger pour le jeter aux orties, il serait plus avisé de considérer tout ce moment et toute cette constellation historique de la pensée.

Reste l'antisémitisme, bien sûr. C'est l'aspect le plus inadmissible de la vulgarité ou de la trivialité qui reste inéfaçable et dont aussi, je le répète, Heidegger ne s'excepte même pas. Ce qui est le plus proprement inadmissible du point de vue de la « hauteur » de pensée c'est moins, à la limite, de ramasser dans le caniveau les *Protocoles des Sages de Sion* que de ne pas s'interroger sur la provenance ni sur la teneur profonde de l'antisémitisme. Cette absence d'interrogation fait elle-même partie de la banalité : la nature détestable du Juif est donnée avec le Juif, comme l'évidence – pour retenir l'essentiel – de son aptitude au calcul. Qu'il y ait là un naturalisme lamentable, héritier des théories raciales les plus obtuses, voilà qui ne peut pas être adapté, quoi qu'on veuille, à la question d'« être ».

Heidegger veut inaugurer, être seul à fonder ou à refonder, de même que le christianisme s'est coupé de sa propre provenance, le judaïsme, en la vouant aux gémonies.

Pourquoi en est-il ainsi ? Je crois pouvoir essayer de l'expliquer à partir de ceci : comme le christianisme, qu'il exècre encore plus que le judaïsme, Heidegger veut se distinguer de toute provenance (sinon l'archi-Grèce qui se perd dans son archaïsme même). Il veut inaugurer. Il veut être seul à fonder ou à refonder. De même que le christianisme a voulu se couper de sa propre provenance et la vouer aux gémonies, de même Heidegger veut substituer sa pensée à tout ce qui l'a précédée (et forcément aussi engendrée). Je ne peux pas, ici, aller plus loin dans cette analyse, qui d'ailleurs engage aussi une analyse de l'Allemagne et de l'Europe. Mais je compte bien le faire.

Cela n'empêche pas cette pensée d'avoir au moins entrevu ce dans quoi nous ne cessons de progresser : l'obscurité d'un monde en train de se décomposer et peut-être de se métamorphoser. Garder ou jeter Heidegger n'a pas de sens. Le blanchir ou le noircir de nazisme non plus : car il s'est voulu au-delà du nazisme comme de l'ontologie – tout en ramassant l'ordure antisémite et le maniérisme archaïsant du *Seyn*. Ce qui a du sens, c'est d'examiner et d'interroger comment il a lui-même trahi ce qu'il a su penser. ●

À LIRE



**BANALITÉ DE
HEIDEGGER,
Jean-Luc
Nancy,**
éd. Gallimé,
88 p., 17 €.